

Homélie du 11 novembre 2018

L'anniversaire du centenaire revêt une importance exceptionnelle. Si ce n'était point encore la paix, « *la paix juste et durable* » que demandait le pape Benoît XV dans sa lettre aux belligérants du 1 août 1917, c'était la cessation des hostilités, l'armistice du 11 novembre, à 11h00 du matin, sonnée par toutes les cloches de France durant 11 minutes.

Ce n'était donc pas le début de la paix mais la fin de la guerre. La Paix n'interviendra que plusieurs mois après quand les traités de paix seront signés en suite de la conférence de la Paix, cette longue et difficile discussion dont furent exclus les vaincus.

L'occasion nous est donnée de bien distinguer la cessation des hostilités de la construction de la paix. Car confondre les deux serait une grave erreur. La première relève des armes : contraints ou libres, les deux adversaires se mettent d'accord pour taire les armes. Mais les cœurs peuvent rester dans la haine. La seconde relève d'une volonté de construire ensemble autre chose qu'une opposition. Elle présuppose des cœurs tournés vers le bien. La paix ne s'installe jamais sur du vide ou sur la peur de recommencer la guerre. Elle prend racine non pas sur une méfiance réciproque mais sur une volonté partagée de construire un avenir en commun. Et cette volonté a pour fondement une conscience claire : nous sommes faits pour vivre ensemble en tant que frères, dans la différence de nos nations et de nos cultures.

Mais aujourd'hui nous fêtons l'armistice, la cessation des tueries. C'est là déjà un pas important pour préparer la paix.

Ce 11 novembre 1918, un immense soupir de soulagement monta de toutes les poitrines : des cœurs de femmes, épouses ou mères ; des cœurs d'hommes, civils ou militaires, pères et frères, fils et époux. Enfin la mort cessait de planer sans pitié et de faucher sans prévenir. Enfin on pouvait voir le maire se diriger vers sa maison sans avoir le cœur serré. Enfin on pouvait ouvrir une lettre sans trembler de peur. Bien entendu, les dégâts s'épalaient sous les yeux : ces ravages dans les familles traversées de morts, ces villages du front entièrement ruinés, ces dommages économiques sans précédents etc. Mais tous ressentaient qu'un énorme poids leur était enlevé. Une charge invisible mais pesante leur était enlevée des épaules.

Qu'était ce fardeau pesant sinon l'angoisse de la mort ? C'était la pression de la mort à son paroxysme, bien entendu. Sur la ligne de front, dans les tranchées d'Alsace jusqu'à la mer, la mort pouvait frapper à tout moment, un tir de sniper, un éclat d'obus, des gaz asphyxiant,... l'odeur de la mort imprégnait tout, des vêtements jusqu'aux esprits. On sentait la mort, en tous les sens du terme.

Dans les moments de permission, les poilus retournaient en famille : mais là, dans le cocon d'amour, ils n'arrivaient pas à partager ce qu'ils vivaient au front. Impossible de parler sinon avec ceux qui le vivaient ou l'avaient vécu. De là, vont naître les associations d'anciens combattants pour rester « unis comme au front ». Et c'est sur cette expérience de *la mort vue de près* qu'il nous faut nous pencher davantage. Car sous cette angoisse de la mort vécue à l'arrière comme au front vont naître des sentiments extrêmement beaux. Sur ce fumier de la mort, ont fleuri des actions prodigieuses.

Si cette présence de la mort pesait sur tous, elle n'était pas que négative pour les combattants. Aussi surprenante que soit cette affirmation, nous la retrouvons dans « La Nostalgie du front » si bien décrite par le père Teilhard de Chardin. Le père Teilhard part de cette interrogation : comment se fait-il que je puisse regretter ce front quand j'en suis éloigné alors qu'il nous tue et nous détruit ? Cette pression de la mort sur l'esprit éveille une angoisse réelle mais elle produit dans l'âme des sentiments que la paix n'aurait jamais suscités. Les anciens combattants en témoignent sur toutes les guerres.

« *J'ai la nostalgie du front déjà mais à la volonté de Dieu...* » (Lettre à l'abbé Salomon du 11 juin 1916 d'un simple infirmier envoyé dans un hôpital à l'arrière. Cité par Annette Becker, *La guerre et la foi*, p. 29) « *Je remarque que la bataille laisse chez l'homme sensuel une mélancolie semblable à celle qui fait suite à une grande volupté.* » (D'Annunzio, avril 1917, après un combat parmi les fantassins) Mgr Llobet après son retour à Gap : « *Comme beaucoup d'anciens combattants, il se sent incompris. En 1926, lors d'une réunion de cardinaux et d'archevêques, « à table, note Mgr Baudrillart, je demande à Mgr Llobet les sentiments qu'il éprouve en pensant à la guerre, où il eut une si belle conduite. Il me répond simplement : 'Tout tient en ce mot : je regrette d'avoir survécu'. Et il ajoute : 'je rêve encore assez souvent que je m'élanche d'une tranchée ; je retrouve les sentiments d'alors, et, quand je m'éveille, c'est avec douleur.' Mgr Lemaître et lui me disent que ces sentiments sont assez fréquents chez les combattants.* » (Llobet, page 46)

Entendons bien que la guerre n'est jamais bonne mais que les sentiments que la proximité de la mort éveille peuvent conduire au meilleur, à un état d'humanité au-dessus de celui qu'offre la banalité de la vie. Je vous livre quelques témoignages de combattants de la grande guerre pour illustrer ce propos :

Henri Massis dans « Le sacrifice » (écrit en janvier 1915, publié en 1917) : « *Nous aurons vécu, par la guerre, dans une incomparable grâce (...) Telle est la méditation qui se déroule dans le cloître des tranchées. Nul solitaire n'en fit de plus ardente (...) Quelle Trappe, quelle clôture offre semblable spectacle de dénuement, d'abandon, une vision plus profonde, plus réelle de la mort, une solitude si sévère, une société d'âmes fraternelles, soutenues d'une pareille ferveur ?* » (Plon, 1917, pp. 204-206) cité dans « La guerre et la foi », Annette Becker, Armand Colin, 1994, p. 28) « *Cette guerre a donné un sens de la dépendance devant Dieu (...) Ce n'est pas que les hommes*

étaient chrétiens ou affiliés à une Eglise. C'était une sorte d'expérience mystique unitaire (...) » (Emery Shipler, aumônier américain).../ ... « *Dieu et l'immortalité sont devenus part de notre vie de tous les jours (...)* *Ce mysticisme est conscient. Nous avons atteint une sagesse de la maturité en faisant l'expérience du gouffre et en retournant volontairement à une confiance d'enfant.* » (Winifred Kirkland, mai 1918) » (Annette Becker, La guerre et la foi, page 99)

Faut-il alors regretter la fin de la guerre ? Certainement pas. Mais on peut se demander comment, dans le temps de la paix, atteindre ce niveau de fraternité observée et vécue entre les hommes soumis à la pression permanente de la mort.

C'était la question du Père Teilhard en achevant sa « nostalgie du front » : quand elle viendra, cette paix, « *quelque chose comme une lumière s'éteindra brusquement sur la terre... A la paix, toutes choses se recouvriront du voile de la monotonie et des mesquineries anciennes... Heureux ceux que la mort aura pris dans l'acte et l'atmosphère même de la guerre...* » Et pourtant une lumière pourra demeurer de cet exhaussement de l'homme : « *La réalité surhumaine qui s'est manifestée à eux, parmi les trous d'obus et les fils de fer, ne se retirera pas complètement du monde apaisé.* » « *Celui-là pourra la reconnaître, et s'y unir encore, qui se livrera aux travaux de l'existence quotidienne, non plus égoïstement, comme auparavant, mais religieusement, avec la conscience de poursuivre en Dieu et pour Dieu, le grand travail de création et de sanctification d'une Humanité qui naît surtout aux heures de crise, mais qui ne peut s'achever que dans la paix.* »

L'insouciance des décennies suivantes aura-t-elle été meilleure pour l'homme et le monde ? Cette joyeuse inconscience, induite par l'éloignement du fléau de la guerre, aura permis l'arrivée et la propagation de terribles idéologies, avec les conséquences que nous connaissons mieux que d'autres en Alsace.

Or nous vivons aujourd'hui dans un climat où la mort reste lointaine, où l'on cherche à la tenir loin des yeux et loin de l'esprit. On ne peut que se réjouir que la guerre n'ait plus dévoré notre jeunesse sur le sol métropolitain depuis 70 ans. Mais que cette joie ne tourne pas à l'insouciance, voilà ce qui pourrait être l'objet de notre mémoire et de notre prière aujourd'hui.

Car des peuples souffrent de la guerre. Des femmes et des enfants sont bafoués ; des hommes torturés ; des peuples anéantis ; des idéologies prospèrent ; la surenchère de l'armement ne diminue pas ; la sauvagerie humaine n'a pas disparu avec nos organismes internationaux. La source du Mal est toujours proche. Si la peur est mauvaise conseillère, l'inconscience ne sauve pas. La paix est un bien fragile : seule la volonté forte de fraternité solidaire la garde et la construit.

+ Luc Ravel, archevêque de Strasbourg.